

que nous sommes devant une plaine liquide, et non devant un immense miroir. Parfois les premiers rayons du soleil semblent mêler à cet azur des reflets d'or et de feu. Les montagnes rocheuses ont une teinte rosée. Sur la grève, parmi les silex et les fragments de basalte arrondis par les flots, de petits échassiers aux plumes argentées poursuivent des crabes et des crevettes dont ils font leur déjeuner. Des vols de tourterelles se reposent au sommet arrondi des zizyphus, plus grands ici que dans la plaine de Jéricho. De chaque buisson se lèvent en chantant des oiseaux gris, rouges, verts, jaunes, qui animent le paysage. Toutefois nous n'y avons pas distingué ces merles bleus dont les voyageurs ont tant parlé.

A la *Source froide*, Aïn-el-Barideh, et un peu plus loin, aux *Sources tièdes*, nous observons des réservoirs circulaires destinés à monter les eaux à une hauteur suffisante pour l'arrosage des terres élevées, comme celui que nous avons vu hier à Aïn-Tabigah. Ceux-ci sont dans un délabrement complet.

Bientôt nous atteignons Medjel. Rien de l'ancienne Magdala, ce site enchanteur à l'entrée de Génézareth, célèbre par les mœurs faciles et la vie luxueuse de ses habitants<sup>1</sup>. En regard des souvenirs qu'il évoque, ce méchant petit village me produit l'effet de la plus effrontée des antithèses. Sous des huttes de roseaux ou dans des

<sup>1</sup> *Destructa propter scortationem*, disent les rabbins.

cabanes de pierres basaltiques grossièrement liées avec de la boue, et à moitié enfouies dans la terre, vivent quelques familles de paysans, misérables et paresseux. Ils se groupent sur leurs portes pour nous voir passer. Hommes et femmes rivalisent de laideur et de malpropreté. Tous semblent vieux, décrépits et malades, tant la misère les ronge. Est-ce ici que la pécheresse tomba aux pieds de Jésus? Pourquoi l'antiquité n'a-t-elle pas consacré par un sanctuaire, celui du repentir généreux, la maison de Simon le Pharisien? A combien d'âmes il est bon de dire: « Vois-tu cette femme? » Combien ont retrouvé la joie en entendant ces mots: « Tes péchés te sont remis! »

Au-dessus du petit village s'élève, vers le sud-ouest, une montagne escarpée, percée de nombreuses grottes qui nous paraissent inaccessibles. Quelle jouissance l'homme a-t-il pu trouver à vivre dans ces retraites? Se sentait-il là plus maître de lui-même? Cet isolement sauvage crée-t-il la véritable indépendance? Il est certain qu'établis dans leur forteresse inexpugnable, entre la plaine où les conquérants se livraient bataille et le ciel étoilé, ils pouvaient défier tout ennemi et jouir à l'aise de leur royauté solitaire. Remontent-elles aux Horim, habitants des cavernes? C'est probable. Ils durent même avoir ici une tribu nombreuse, car, en pénétrant dans le ravin d'Arbèle, on n'est pas peu surpris d'y trouver toute la montagne absolument creusée et transformée en véritable citadelle. La plupart des grottes y sont défen-

dues par des murailles semi-sphériques soigneusement garnies de meurtrières. Elles communiquent entre elles par des escaliers intérieurs. On sait comment Hérode dut imaginer un système de cages fortifiées ou d'ascenseurs pour permettre à ses soldats, ainsi suspendus dans l'espace, de lutter contre les brigands, qu'ils exterminèrent soit à coups de flèches, soit en lançant des fascines enflammées dans leurs inabordables repaires. En vain un héraut offrait-il la vie sauve à ceux qui voudraient se rendre, nul ne consentit à capituler. Le roi eut la douleur de les voir périr tous. Un vieillard massacra, au seuil de sa caverne, à mesure qu'ils se présentaient pour en sortir, sa femme et ses enfants, qui le suppliaient de les laisser vivre, et insultant Hérode, qui lui faisait signe d'épargner son propre sang, il s'élança lui-même dans l'abîme. Au temps des Machabées, les habitants d'Arbèle trouvèrent dans ces grottes un asile contre l'armée de Bacchides. Les musulmans semblent s'y être fortifiés à l'époque des Croisades. De grands aigles volant sur le ravin, ou perchés au sommet des roches abruptes, troublent seuls maintenant de leurs cris aigus ces gorges sauvages.

C'est l'heure où les troupeaux vont paître dans la plaine inculte. Les bergers de Medjel ont ouvert leurs étables, et il en sort des moutons à larges queues, des chèvres à longues oreilles, quelques bœufs maigres et chétifs. La scène est intéressante. Pour voir de plus près les gens de Magdala,

nous leur demandons du lait qu'ils nous apportent volontiers. Notre impression première sur le type absolument laid et la misère sordide des individus n'est pas modifiée. Cette population est en outre fort superstitieuse. Un énorme zizyphus sur la tombe d'un santon est littéralement couvert de petits chiffons de toute couleur en guise d'ex-voto.

Au milieu des jardins, un palmier subsiste encore. Sur les bords du lac, les ruines de murs épais marquent la place d'une tour, *migdol*, et c'est peut-être d'elle que vint le nom de Magdala. On comprend que, située à l'entrée de la riche plaine de Génézareth, la petite ville ait été jadis fortifiée. La présence d'une garnison et la douceur du climat durent influencer sur l'immoralité de ses habitants. Ainsi s'expliquerait la tradition rabbinique sur Madeleine, qui, mariée à un officier jaloux et méchant, aurait trouvé dans les mauvais traitements qu'elle subissait un prétexte à ses premières malversations. A notre gauche, quelques pans de murs paraissent antiques. C'est tout ce que Magdala conserve de son passé.

La plaine de Génézareth, aujourd'hui *El-Ghoueir*, où nous entrons, est bien ce que nous avons dit hier soir : un paradis perdu, parce que personne n'en veut. Au temps de Jôsèphe<sup>1</sup>, les arbres qui demandent les températures les plus diverses y croissaient avec une vigueur étonnante, noyers et figuiers, palmiers et oliviers. « La nature, continue l'enthousiaste historien, avait fait

<sup>1</sup> B. J., I, 16, 2-4.

tous ses efforts pour réunir là ce qui semble s'exclure partout ailleurs. Les saisons de l'année luttaient d'un beau zèle pour s'approprier la riche vallée qui produisait les fruits les plus divers, et surtout les conservait très longtemps. Dix mois de l'année il y avait des figues et des raisins<sup>1</sup>. » Hélas ! aujourd'hui, à quelque époque qu'on y vienne, on n'y trouve absolument rien. Faute de culture, tout a disparu, et la désolation est aussi complète ici que dans la plaine de Jéricho. De gigantesques broussailles attestent pourtant que cette terre, formée d'alluvions rougeâtres, a encore toute son ancienne fécondité. Les lauriers-roses annoncent que l'atmosphère y est agréablement tempérée par la brise du lac, et la réverbération du soleil qui nous brûle dit, au delà de nos désirs, l'intensité de la chaleur qui y règne le plus souvent. Ce qui n'est plus là, c'est le bras de l'homme. Dans la vaste plaine je ne vois que deux petits champs de blé, et un Arabe qui laboure une terre voisine. Tout le reste est délaissé. Cependant, au nord et au couchant, sitôt qu'on atteint les coteaux pierreux, la culture devient régulière. Pourquoi l'homme travaille-t-il là-bas, et non pas ici ? Y est-il plus en sûreté contre les Bédouins maraudeurs ? Peut-être.

Nous traversons successivement quatre ruisseaux. Le premier, que les gens du pays nous désignent sous le nom de Aïn-Taoun, a deux mètres de large et descend rapidement vers le lac. Un second, moins considérable, quoique dans un lit

<sup>1</sup> B. J., III, 40, 8.

plus profond, vient du ouady Hâmam, le ruisseau des Colombes. Le troisième est plus important. C'est en le remontant qu'on trouve la Fontaine-Ronde, qui, d'après plusieurs, répond à la source dite par Josèphe de Capharnaüm. « Ce qui concourt singulièrement à tempérer l'atmosphère de la plaine de Génézareth, écrit cet auteur, c'est qu'elle est arrosée par une source très abondante que les gens du pays appellent Capharnaüm. Quelques-uns pensent que cette fontaine est une veine du Nil, parce qu'on y voit le coracinus, espèce de poisson qui se trouve dans le marais d'Alexandrie. » Quoi qu'il en soit de cette dernière supposition, assurément fort extravagante, il est évident que, pour Josèphe, la plaine de Génézareth était traversée et arrosée (*διέρχεται*) par la fontaine de Capharnaüm. Plusieurs même soutiennent, mais avec moins de certitude, qu'à son sens la source prenait naissance dans ses terres et ne lui était pas amenée d'ailleurs par des aqueducs. Or, comme la plaine qu'il décrit, longue de trente stades et large de vingt, est certainement celle où nous sommes, on s'est demandé si l'unique fontaine qui s'y trouve à un point propice pour l'arrosage, n'est pas celle qu'il a mentionnée. D'autre part, pourquoi n'a-t-il parlé que de cette fontaine, quand nous voyons dans Génézareth au moins cinq petits cours d'eau d'une aussi grande importance qu'elle, sans compter la source d'Aïn-et-Tin, qu'il a pu négliger parce qu'elle était trop près du lac ? Peut-être à cette époque les sources de la plaine étaient-elles concentrées en une seule qui

rayonnait en tout sens par de petits canaux? Mais observons encore que donnant à la fontaine le nom d'un village (*Caphar* signifie, en effet, village), il ne parle aucunement d'un lieu habité près de cette fontaine. Faut-il croire que sa connaissance du pays était insuffisante? Il y avait cependant fait la guerre, et même il nous apprend que, blessé au poignet d'une chute de cheval pendant une escarmouche près de Julias, dans les marécages du Jourdain, il s'était fait transporter provisoirement en un lieu dit Capharnomé, dénomination qui ressemble beaucoup à Capharnaüm<sup>1</sup>. Toutes ces indications, fort insuffisantes, sinon contradictoires, créent un réel embarras quand on veut prendre un parti et fixer la place réelle de la fontaine et de la ville appelées Capharnaüm.

Au milieu de toutes ces difficultés que notre esprit se pose en remontant le petit ruisseau, nous atteignons bientôt Aïn-el-Medaoûarah, la fameuse *Fontaine-Ronde*, qui est située vers le sud-ouest de la plaine. Elle est encore partiellement environnée d'un mur de pierres assez bien taillées et mesure trente mètres de diamètre sur deux de profondeur. Elle sourd entre des rocs amoncelés vers le couchant et s'échappe par le ruisseau que nous avons suivi. Si on recreusait ce bassin, il n'est pas douteux qu'elle jaillirait plus abondante. Des roseaux, des doums et tout un fourré de broussailles s'unissent pour l'obstruer. L'eau est très limpide, mais un peu tiède. Le poisson désigné par

<sup>1</sup> *Autobiog.*, 72.

Josèphe sous le nom de coracinus, que l'Arabe appelle *balbout*, et la science *clarias macrocanthus*, espèce de siluridé assez semblable à l'anguille, sauf ses longs barbillons charnus, y abonde. A vrai dire, on en trouve aussi à Aïn-Tabigah, à Aïn-et-Tin et surtout dans le lac El-Houleh. Vivant dans la vase et se nourrissant d'herbe, il ne saurait choisir un meilleur gîte que ces eaux marécageuses. Quelques balbouts deviennent fort grands. Lorsqu'ils sont pris et jetés hors de l'eau, ils poussent de petits cris plaintifs qui nous impressionnent. Si entre le lac et la fontaine nous trouvions les traces d'une ancienne cité, ce serait autrement concluant que la présence du coracinus pour l'identification de la Fontaine-Ronde avec celle de Capharnaüm. Mais nous avons beau chercher sous l'herbe, il n'y a ici ni arasements ni élévation de terrain visible. D'ailleurs, Capharnaüm à plus d'un kilomètre du lac serait-il dans la donnée scripturaire (*Καφαρναούμ τὴν παραθλασσίαν*<sup>1</sup>)?

A travers les chardons immenses et pressés, nous franchissons encore deux petits cours d'eau, le ouady El-Rabadiyeh et le ouady El-Amoùd, pour aller en droite ligne vers le nord sur Aïn-et-Tin. Là seulement subsistent quelques ruines visibles, mais insignifiantes. Des buttes çà et là en supposent d'autres cachées sous terre. Tout d'un coup je crois avoir aperçu un débris de colonne en pierre grise. Je saute à bas de mon palanquin pour constater, hélas! que c'est tout simplement un vieux

<sup>1</sup> Comp. avec Jean, vi, 24.

mortier. Peut-être a-t-il été creusé dans un fragment de fût antique. Pourquoi n'avons-nous pas du temps et des hommes pour entreprendre ici quelques fouilles ? Certainement il y a eu vers ce coin du lac, faisant le pendant de Medjel, à l'entrée opposée de la riche plaine, une petite ville appuyée sur cette anse où nous revoyons les restes de la jetée examinée hier.

Plus j'y pense, plus il me semble naturel que Capharnaüm ait été ici. Comme ce fut la principale ville de Génézareth, peut-être donna-t-elle son nom à la plaine et à la Fontaine-Ronde, qui l'arrosait. Peut-être la fontaine de Capharnaüm ne fut-elle qu'un vaste bassin près de la ville où les eaux d'Aïn-Tabigah arrivaient par un large canal à travers la colline, et où elles se dispersaient dans les terres à fertiliser. Les deux hypothèses expliqueraient le nom de Capharnaüm donné à la source bienfaisante, mais la seconde me semble préférable, et je suis définitivement porté à croire que les eaux d'Aïn-Tabigah, conduites jusqu'aux portes de la petite ville par le large aqueduc dont on voit encore les traces, furent la véritable fontaine de Capharnaüm. Que Josèphe, blessé à la main, ait été porté ici plutôt qu'à Tell-Hum, c'est naturel, quelque moyen de transport qu'il eût adopté. Le chemin des barques et la voie romaine aboutissaient l'un et l'autre à la cité qui fut près d'Aïn-et-Tin, comme au point important et fortifié de la partie septentrionale de la plaine, tandis que Tell-Hum était en dehors de toutes

communications faciles, et surtout trop près de l'ennemi, qui, le lendemain dès la pointe du jour, recommença le combat<sup>1</sup>. Le blessé serait même allé plus loin que Capharnomé, s'il n'avait senti un peu de fièvre. Le voisinage des Romains le préoccupait visiblement, et sitôt que les médecins l'y autorisèrent, la nuit suivante, il se fit transporter à Tarichée pour y être en lieu plus sûr. Ici, comme je le disais hier, en un point dont l'importance stratégique et commerciale est incontestable, on s'explique que Capharnaüm ait eu des soldats, des officiers, des percepteurs d'impôts, une douane. A Tell-Hum cela ne se comprend plus.

Au reste, saint Willibald, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, semble avoir retrouvé à Aïn-et-Tin le souvenir de Capharnaüm. Partant de Tibériade en suivant la côte, il va « de Magdala au village de Capharnaüm, de là à Bethsaïda et le lendemain à Chorozaïn ». Avant lui Arculfe avait vu Capharnaüm resserré dans un étroit espace entre une colline et le lac, celle-là au nord et celui-ci au sud. Le bourg se développait de l'occident à l'orient. Le F. Liévin croit qu'il n'y a que Tell-Hum pour répondre à cette indication. On pourrait lui dire que d'après beaucoup d'autres il n'y a que Khan-Minieh, mais il vaut mieux reconnaître que l'indication est inexacte comme orientation, quelque sens qu'on lui donne, et Adamnanus a bien fait de constater que son pieux voyageur ne vit Capharnaüm que *du haut de la montagne voisine*. N'est-il

<sup>1</sup> *Autobiog.*, 73.

pas d'ailleurs probable qu'à cette époque la tradition avait elle-même perdu de vue le site de la malheureuse ville, misérablement couchée dans la poussière après avoir voulu s'élever jusqu'au ciel? Les contradictions, les incertitudes, les fausses assertions des divers pèlerins me porteraient à le croire.

Nous nous arrêtons un moment auprès de la fontaine où s'épanouit en touffes arrondies le papyrus, ce jonc gracieux à tige triangulaire que nous rencontrons en Palestine pour la première fois. D'un large bloc de basalte qui nous sert de siège nous contemplons tristement, au milieu d'une si riche nature, l'absence de tout travail humain et même de toutes ruines. Je ne parle pas des restes du Khan que nous allons côtoyer tout à l'heure. C'est une œuvre du moyen âge édifiée ici, comme au Thabor, à Ledjoun et à Ramleh, pour abriter les caravanes sur la grande ligne de Damas à l'Égypte. Tout est désormais bien mort dans ce coin de terre, où jadis Jésus trouva sa seconde patrie.

Sur cette rive, il vint chercher ses premiers disciples. Dans la synagogue, dont il ne reste plus de trace, il donna au peuple ses sublimes enseignements. Dans ces rues enfouies sous le sable il guérit les malades. Dans les maisons dont quelques pierres émergent encore à travers les chardons et les lauriers-roses, il s'assit au banquet des péagers et flagella cruellement les pharisiens. Ici il commanda aux démons et à la mort et la

foule enthousiaste criait : « Non, on n'avait jamais rien vu de semblable! » Aveugles qu'il a guéris, fille de Jaire qu'il a ressuscitée, centurion dont il loua la foi, femme qui disiez : « Heureuses les entrailles qui l'ont porté et les mamelles qui l'ont allaité! » croyants illustres qui dormez sous nos pieds, pourquoi ne dites-vous rien de ce passé incomparable que notre foi et notre imagination voudraient faire revivre? Seigneur, une femme toucha le zizit rouge de votre manteau, et une vertu alla de vous à elle. Nous baisons ces pierres que vous avez foulées; qu'une vertu vienne encore de vous à nous, vos fidèles, vos serviteurs, vos prêtres, qui avec amour demandons à tout sentier la trace de vos pas.

J'éprouve un vif serrement de cœur en quittant le lac. Si jamais je devais vivre hors de ma patrie, je voudrais être exilé sur ses rives. En gravissant la hauteur qui les surplombe, nous examinons s'il n'y a pas de ruines. Là Capharnaüm eût été heureusement placé, et Aïn-Tabigah aurait été sa fontaine. Mais nous ne découvrons absolument rien. Le chemin, qui monte au nord, devient détestable. Je me retourne à tout instant pour regarder encore la belle nappe d'eau et y saluer une fois de plus la grande vision que mon cœur y retrouve vivante et adorable. A droite et à gauche, sur le versant des montagnes qui s'échafaudent devant nous, des pierres amoncelées indiquent sans doute les bourgades que Jésus évangélisa. Observation digne d'intérêt, sur ces sommets qui sont

exactement au niveau de la Méditerranée, on voit des masses de galets et de cailloux roulés. N'est-ce pas un signe que le lac fut jadis rattaché à la mer par la plaine d'Esdreton? Une forêt de gigantesques fenouils couvre le sol. Sur leur verdure jaunâtre de grands alcéas étalent leurs belles fleurs roses. Nos moukres retrouvent ici un de leurs chevaux mort hier en suivant une autre caravane. La tête et les pieds, voilà tout ce qui demeure de la pauvre bête, et d'innombrables vautours sont en train de le faire disparaître.

A notre droite, dans l'ouadi qui va vers Tell-Hum, et non loin d'une fontaine où des bergers abreuvent leurs troupeaux, nous remarquons sur une sorte de plate-forme des ruines considérables. Quelques maisons sont encore debout avec leurs ouvertures. Seules les terrasses se sont effondrées autour des colonnes qui les supportaient. La direction des rues est facile à suivre. Une construction en pierres basaltiques qu'on y visite fut une église ou une synagogue. Des tronçons de colonnes avec chapiteaux d'un style à part y sont entassés pêle-mêle. Le linteau d'une porte soigneusement sculpté git à terre. On donne à ces ruines le nom de Kérazeh, et plusieurs veulent y retrouver Corozain de l'Évangile. Mais, outre que l'on ne voit ici aucun signe certain de haute antiquité, nous savons par saint Jérôme que Corozain était sur le bord de la mer, comme Capharnaüm, Tibériade et Bethsaïda<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> In *Isaiam*, ix, 1.

Sans doute c'est bien dans cette direction au nord du lac qu'il faut la chercher, mais plus près de ses bords, et peut-être même à Tell-Hum. Si Bethsaïda fut réellement sur la rive droite du Jourdain, l'ordre que suit Notre-Seigneur dans ses malédictions paraît très exact: « Malheur à toi, Corozain! malheur à toi, Bethsaïda! » Quant au nom de Kérazeh donné à ces ruines, il pourrait prouver tout au plus que Corozain ayant été détruite, les habitants se retirèrent vers la partie déserte et montagneuse du pays pour y bâtir une cité nouvelle.

A midi nous arrivons au khan Djoubb-Yousef, le plus complet que nous ayons encore vu, et dont il faudrait reproduire le plan quand on veut rendre intelligibles l'hôtellerie et l'étable de Bethléem. Comme celui de Minyeh, il est bâti par assises variées de calcaire blanc et de basalte. On y pénètre par un large passage cintré entre des appartements qui, à droite et à gauche, constituent le *diversorium* ou logement des voyageurs, cette partie du caravansérail où Joseph et Marie ne trouvèrent pas de place, et on débouche dans une cour environnée d'une galerie intérieure où sont couchés quelques chameaux venant de Damas et allant à Saint-Jean-d'Acre. La partie de cette galerie adossée à la colline trouve une sorte de prolongement dans des grottes profondes où quelques chèvres dorment à l'ombre, pendant qu'au dehors le soleil jette du feu dans l'atmosphère. Ces grottes doivent être aussi utiles en hiver. Leurs ou-

vertures naturelles, trop larges pour garantir du froid, sont réduites par une maçonnerie grossière à de simples portes où les bœufs passent à peine. C'est dans un pareil réduit que Jésus naquit à Bethléem.

Comme tout cela est prodigieusement sale, nous demandons à prendre notre repas sous le mur extérieur du khan, près de l'entrée. Il n'y a pas d'autre ombre à proximité. Le seul arbre que nous voyons à deux cents mètres loin abrite déjà une caravane où l'on parle allemand. Par contre un jeune soldat turc nous accoste en bon français. Il a passé son enfance en Algérie. Nous mangeons en hâte un peu d'agneau froid, une aile de poulet étique et de la salade; c'est le menu invariable de tous nos repas. Par l'escalier extérieur nous abordons la terrasse du khan, et de là nous contemplons encore le lac sous le soleil de midi. C'est un disque argenté absolument immobile, où la réverbération des rayons solaires doit être terrible. Si nous nous retournons vers le nord, nous remarquons à notre droite une montagne parsemée de pierres sphériques; ce sont de noirs fragments de basalte arrondis. Les Arabes les nomment *larmes de Jacob*. Ils supposent, fort mal à propos, que Joseph fut descendu par ses frères dans une vieille citerne creusée sur la hauteur, ou même dans celle qui est ici, à nos pieds, dans la cour, d'où est venu le nom du khan Djoubb-Yousef. On sait que Dothaïn fut ailleurs et que Jacob n'alla jamais pleurer près de la citerne, ignorant qu'on y eût descendu son fils.

Notre soldat turc nous indique un raccourci qui doit abrégé de deux heures le chemin de Saphed. Il s'agit tout simplement d'escalader une haute montagne rocheuse. C'est une folie, mais mon terrible moukreb Abeth veut tenter l'expérience; je le laisse faire, et malgré les protestations violentes du reste de la caravane, mes mules donnant l'exemple, nous montons tous vaillamment à l'assaut. Les braves, les terribles, les incomparables bêtes! elles grimpent à travers les rocs dénudés, glissent, tombent, se relèvent, et nous restons impassibles dans nos palanquins, sûrs de leur triomphe définitif. Nous ne descendons que quand le siège ne peut plus passer entre les rochers. Alors les moukres le soulèvent sur leurs épaules, et nous reprenons aussitôt notre vertigineuse ascension.

Il est d'usage qu'à toute montée correspond une descente, celle-ci étant d'ordinaire plus critique que celle-là. Après mille péripéties, nous atteignons le ravin qui nous mène au pied de Saphed. Il est agréablement planté de grenadiers, d'oliviers et d'amandiers. Une source, autour de laquelle des hommes et des femmes exécutent très gravement des danses de caractère, aux applaudissements des spectateurs, nous offrirait bien de l'eau fraîche, mais à travers cette multitude bruyante il serait difficile d'y arriver. Il paraît que c'est aujourd'hui grande fête pour les Juifs. Ils ont envahi tout le versant oriental de la colline, qui à cette heure se trouve à l'ombre. Respectons leurs pieuses réjouissances.